

## Dans les profondeurs de la jungle

Le soleil tape fort. La pluie du matin n'a pas rafraîchi l'air lourd et humide. Installé à mon ordinateur, je sue à grosses gouttes en complétant les statistiques d'intervention de la semaine. Deogracias (charmants, ces prénoms congolais !) s'engouffre dans le bâtiment principal de la base de *Médecins sans Frontières* (MSF). Affecté au poste radio, il a reçu un message urgent :

— Papa Denis, papa Denis, un appel de Kampangwe ! Ça l'air sérieux.

Je me précipite à la centrale radio où Rigobert l'infirmier du poste de santé, à l'autre bout du fil, m'expose la situation.

— Un homme est venu obtenir de l'aide pour sa femme, explique-t-il. Depuis plusieurs jours, elle crie et frappe tous ceux qui s'en approchent. Elle a même attaqué des voisins avec un couteau. Heureusement, personne n'a été blessé. D'après le mari, on l'a ensorcelée. Qu'est-ce qu'on fait, papa Denis ?

Treize heures passées. Kampangwe est situé à cinq heures de route de Shamwana. Pouvons-nous nous y rendre avant la tombée de la nuit ? Il nous faut respecter la stricte consigne interdisant la conduite de nuit sur ces pistes accidentées. Oscar, le chauffeur attitré de la Land Rover, se joint à nous.

— Oscar, avons-nous le temps de nous y rendre ?

— Ça dépend des routes Papa Denis, répond-il.

Balayant toute hésitation, j'annonce :

— Ok, Rigobert, on arrive !

Et je mets fin à l'appel radio.

\*\*\*

Shamwana. Un village de deux mille habitants au cœur de la brousse, en République démocratique du Congo. Une bourgade située au centre d'une récente zone de guerre; s'y étaient affrontées les sanguinaires milices Mai-Mai et l'armée

congolaise. À la fin des hostilités, MSF a redémarré cinq postes de santé, disséminés dans un rayon de trente-cinq kilomètres, dont celui de Kampangwe, durement endommagés par les combats. Depuis, MSF assure le fonctionnement à Shamwana d'un petit hôpital de référence de cinquante-cinq lits comprenant aussi un programme de santé mentale. J'en suis le coordonnateur et le superviseur clinique du personnel congolais non professionnel.

\*\*\*

Nous voilà en route : un bien grand mot quand on considère l'état lamentable des pistes empruntées. La tumultueuse saison des pluies bat son plein. Les profondes ornières boueuses nous ralentissent et tentent constamment de nous avaler. Le voyage s'avère pénible et pourtant la beauté hallucinante de la nature m'éblouit ! La jungle explose d'un vert profond. Bordant la piste, les herbes blondes et élancées fouettent le pare-brise de la jeep. Les fleurs épiphytes multicolores ornant les arbres, les termitières colossales à hauteur d'homme, toute cette exubérance m'émerveille !

Pendant des kilomètres, pas une seule ville. Que de minuscules hameaux, écrins de quelques maisons de terre aux toits de chaume, rescapés du trésor de la forêt. Surpris et apeurés, les enfants courent tout de même derrière notre véhicule. Assis sous le manguier, les hommes nous saluent joyeusement, tandis que les femmes continuent inlassablement à moudre la farine de manioc dans leur grand mortier de bois.

Sans avertissement, le ciel s'obscurcit et en quelques minutes, un mur liquide s'abat sur nous. La pluie transforme les ornières en mare de boue; les essuie-glaces poussés au maximum peinent à maintenir la visibilité. Nous franchissons avec difficulté les ruisseaux débordants qui menacent de couper la voie. À plusieurs reprises, l'eau atteint les portes de la jeep et inonde le capot du véhicule. Notre puissante Land Rover est réduite à un frêle esquif sur une mer en furie. La conduite expérimentée d'Oscar parvient à nous éviter de nous embourber

totalément. Balloté en tous sens, j'ai le sentiment de me transformer en véritable Indiana Jones !

Le jour tombe trop rapidement. Nous avançons à une allure désespérante. Du coin de l'œil, j'observe mon compagnon de route de plus en plus crispé sur son volant. Le radio cassette crachotant un rythme endiablé de *soukous* tente de nous faire oublier qu'il serait périlleux de conduire la nuit dans de telles conditions.

Nous débouchons enfin à Kampangwe. Dominant l'entrée du village, une pancarte proclame la future contribution de la Communauté économique européenne à la reconstruction de l'école détruite. Petit à petit, les habitants se remettent de la catastrophe les ayant chassés de leur foyer.

L'infirmier Rigobert nous reçoit au poste de santé. La façade décrépite du local est criblée de trous de balle, stigmates du récent conflit. Il nous indique la direction de la maison de monsieur Jacquelin Kabila. Sa hutte est située tout au fond de la dernière rue.

Celui-ci nous accueille avec gratitude dans son humble cabane de bambou. C'est un paysan d'une trentaine d'années. Le visage buriné par le soleil et le dur labeur de la terre, il en paraît le double. Il nous parle avec tendresse et inquiétude de sa femme Désirée. Il nous relate la violence des affrontements qui ont eu cours à Kampangwe. Avant d'être repoussés par l'armée, les Mai-Mai avaient pris possession de l'endroit. Ils terrorisaient les habitants pour se garantir leur collaboration. Une pratique particulièrement horrible consistait à démembrer des villageois et à rôtir leurs membres sur un grand brasero installé sur la place centrale entretenu par les femmes. Désirée faisait partie du groupe. Ces sanguinaires guerriers mangeaient la chair humaine pour soutenir leur courage et sauvegarder leur présumée invincibilité...

— A-t-elle été infectée par le venin d'une araignée ? A-t-elle été ensorcelée par son cousin, qui était fâché avec elle et qui lui aurait jeté un sort ? demande avec naïveté notre interlocuteur.

— S'il vous plaît, monsieur Kabila, pouvons-nous la voir ?

— Je l'ai conduite chez le guérisseur hier. Je peux vous y amener, si vous voulez.

Déjà, la nuit noire. À la lueur d'une minuscule lampe à l'huile, nous empruntons un sentier traversant une haie de broussailles. Nous progressons quasi à tâtons à la lueur vacillante de notre lampe.

La forêt si enivrante il y a quelques heures à peine, se transforme en une jungle sinistre et inquiétante. Omniprésentes, de sourdes rumeurs me glacent le sang. Je sursaute aux bruissements feutrés tout proches. Qu'est-ce que c'est ? Une bête sauvage ? Une panthère peut-être ? La perspective affolante de marcher sur la queue d'un grand serpent délogé de son trou par les pluies me donne des sueurs froides...

Au bout d'une éternité, nous débouchons sur une clairière arrachée à l'emprise étouffante de la végétation.

— C'est là ! nous indique notre guide, en direction d'une solide habitation en briques de terre cuite.

Manifestement, ce repaire témoigne du statut social de son propriétaire. Alerté, celui-ci sort de sa retraite. Énigmatique personnage... Grand et mince, sans âge, arborant un faciès sévère et suspicieux, il lève vers nous un candélabre à trois branches. Il nous vrille de ses yeux insondables engoncés dans leurs orbites. Un lacs de tatouages violacés parcourt ses bras décharnés; à son cou, pendouillant sur son torse nu, une ribambelle de grigris de toutes sortes faits de plumes, d'os et d'artefacts indéfinis.

Informé de l'objet de notre visite, il baisse la garde, nous indiquant sans mot dire la porte de son antre. Éclairée par quelques bougies, l'unique pièce exhale un remugle indéfinissable qui nous prend à la gorge. Du côté cuisine fume un brasero; quelques casseroles, ustensiles et pots de grès posés sur une étagère de branchage voisinent une banquette servant à la fois de table et de lit.

L'autre partie de la maison révèle un véritable capharnaüm ! Par terre, différents instruments de musique jonchent le sol : tam-tam creusé à même un gros tronc d'arbre, violes à deux cordes, Calebasses et percussions diverses. Sur un des murs, divers formats de pots de verre contenant poudres, herbes et substances noirâtres reposent sur une enfilade de tablettes. Du plafond, sont suspendues pêle-mêle des plantes à sécher et la carcasse d'un « rat des roseaux », petit animal semblable à notre rat musqué. Sur le mur d'en face, un agencement hétéroclite d'une vingtaine d'illustrations encadrées, allant de celle de l'ex-président Mobutu à celle de la Vierge Marie en pleurs, au pied de son Fils agonisant sur la croix.

Le guérisseur nous invite à nous asseoir sur le sol de terre battue recouvert d'une natte d'osier. Après les salutations d'usage et nous avoir servi une boisson douteuse, il nous livre son diagnostic.

— Elle est ensorcelée. J'ai prié sur elle et je l'ai purifiée à l'aide de plusieurs décoctions purgatives. Elle se porte mieux maintenant.

« Mouais, pensai-je, plus de mal que de bien, ces remèdes traditionnels. Espérons au moins que l'effet placebo ait fait son œuvre. »

Soudain, tout près, un cri déchirant transperce la nuit.

— C'est Désirée ! s'exclame le mari inquiet.

Aussitôt sur ses pieds, il nous implore.

— Je veux la voir !

Nous nous précipitons à l'extérieur. Dix mètres plus loin, la lueur blafarde de la lampe dissipe l'épaisseur de la nuit. Nous découvrons un minuscule abri au toit de paille fermé sur deux côtés par de vieilles toiles de plastique éventrées. La femme gît, recroquevillée sur une natte, en position fœtale. Elle apparaît dans un état de saleté épouvantable, couverte d'un vêtement déchiré, attachée par un pied à un poteau à l'aide d'une vieille chaîne de bicyclette, comme un animal. Nous apercevant de ses yeux exorbités, elle bondit avec maladresse sur ses jambes.

De nouveau, elle émet un hurlement guttural qui nous fige sur place. Puis, elle se met à invectiver furieusement son mari désespéré.

« Non monsieur Kabila, ni venin ni malédiction, pensai-je, mais les séquelles de cette guerre insensée qui a dévasté votre village. »

En un lieu aussi isolé, aucune notion de santé mentale ni médication. Pour protéger sa femme et ses voisins, le mari éploré n'avait eu d'autre choix que de la confier au guérisseur et à ses pratiques traditionnelles.

\*\*\*

Ce spectacle d'une infinie tristesse m'avait terriblement secoué. Cet épisode s'additionnait aux nombreuses violences innommables vécues par les victimes de cette guerre dont les répercussions constituaient l'objet de mon travail quotidien. J'avais toujours cru en la bonté intrinsèque de l'être humain. Mais ici, dans les profondeurs de cette jungle, mes croyances fondamentales s'en trouvèrent bouleversées. Toutes ces exactions publiques à seule fin de semer l'épouvante, ces viols systématiques, ces mains tranchées portées comme trophées de guerre, ces razzias dans ces hameaux ne laissant derrière que deuil et misère psychologique... Je réalisais que, selon les circonstances, tout homme est susceptible du meilleur comme du pire.

Après toutes ces années, j'en suis toujours anéanti et révolté.